

XYZ. La revue de la nouvelle

L'opacité de la cage

Claude-Emmanuelle Yance, *Cages*, Montréal, Lévesque éditeur, coll. « Réverbération », 2011, 132 p.

David Dorais



Numéro 115, automne 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69629ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dorais, D. (2013). Compte rendu de [L'opacité de la cage / Claude-Emmanuelle Yance, *Cages*, Montréal, Lévesque éditeur, coll. « Réverbération », 2011, 132 p.] *XYZ. La revue de la nouvelle*, (115), 83–85.

L'opacité de la cage

Claude-Emmanuelle Yance, *Cages*, Montréal, Lévesque éditeur, coll. « Réverbération », 2011, 132 p.

CLAUDE-EMMANUELLE YANCE remportait en 1987 le prix Adrienne-Choquette pour son premier recueil de nouvelles, *Mourir comme un chat* (L'instant même). Elle a fait paraître un autre recueil en 1991, *Alchimie de la douleur* (Boréal). Et voilà qu'un troisième recueil est publié chez Lévesque éditeur en 2011, livre laconiquement intitulé *Cages*.



Le titre laisse deviner que la thématique tourne autour de l'enfermement et de la liberté. On aurait pu s'attendre à ce que l'auteure ne traite ces sujets que de manière métaphorique, montrant des situations de captivité abstraites, et on l'aurait comprise de vouloir résister à une certaine facilité qui aurait consisté à mettre en scène la cage réelle en exploitant ses différentes formes (cages à oiseaux, cages à fauves, cages d'escalier, etc.).

Pourtant, des six nouvelles, seule la dernière interprète la cage entièrement sur le mode symbolique. C'est une nouvelle fort réussie par ailleurs, le récit sobre et sensible d'une quête existentielle. Une jeune femme cherche Dieu, d'abord dans la religion (elle se fait nonne), puis en elle-même (par la méditation bouddhiste), enfin dans l'art (musique, lecture et écriture). La cage représente les sentiments vécus à certains moments de son cheminement spirituel : l'emmurement dans le couvent où elle se retire, l'ennui de l'enseignement au collège, l'intimité intérieure découverte par la méditation, l'enfermement de Dieu dans le dogme religieux. Dans cette nouvelle encore plus que dans les autres, on voit que le style de Yance s'harmonise avec son sujet, un style pudique et délicat, 83

un style avec du doigté, pourrait-on dire, attentif aux petits gestes et aux nuances de l'émotion, mais sans mièvrerie.

Dans les autres récits, la cage s'impose avant tout comme un objet, un objet dense et opaque dont la signification n'est jamais épuisée, avec pour résultat que ces histoires, qui auraient versé dans le pâle psychologisme ou dans la pesante allégorie si elles n'avaient exploité que le sens figuré de la cage, se révèlent accrocheuses et intrigantes, souvent au point de captiver le lecteur jusqu'au dénouement. C'est dans la nouvelle « Bonne nuit, beaux rêves ! » que cette chose conserve le plus son mystère. Une cage géante apparaît, du jour au lendemain, en plein centre d'une petite ville québécoise. Tout le monde ignore son origine comme sa fonction. On découvre que les citoyens, la nuit, dans un état somnambulique, se déplacent pour la visiter. Finalement, les enfants sont attirés et enfermés dedans par un joueur de flûte, puis ils disparaissent. L'allusion au conte *Le joueur de flûte de Hamelin* est évidente, et explicitée par l'auteure. D'autres références viennent toutefois à l'esprit : le monolithe noir de 2001, *l'odyssée de l'espace*, ou la structure cubique de *La fièvre d'Urbicande* (bande dessinée de Schuiten et Peeters), ou encore le heaume géant qui tombe dans la cour du *Château d'Otrante* (Horace Walpole) et dont l'irruption déconcertante représente, pour André Breton, l'essence de l'image surréaliste. Bref, devant la cage monumentale, la narratrice de l'histoire pose des questions qui ne parviennent qu'à cerner l'étrangeté de l'objet : « Pourquoi ces gens avaient-ils besoin de revenir ici [...] ? À quoi servait la cage : à les libérer, à les enfermer, à leur révéler leur enfermement ? À les guérir ? À les tourmenter ? D'ailleurs, la cage avait-elle fait tout son travail ? Avait-elle dit tout ce qu'elle avait à dire ? »

Ces interrogations peuvent s'appliquer aux autres histoires du recueil. Bien qu'elles soient plus déchiffrables que celle dont nous venons de parler, elles ne se lisent pas comme de pures métaphores et laissent à l'objet sa part d'inconnaisable, maintenant un équilibre délicat entre le littéral et le symbolique. Ainsi, dans l'excellent « Trompe-l'oreille », un

homme se fait louer son sous-sol, à la seule condition d'y construire une cage, puis de ne jamais y descendre. Poussé par la curiosité, il finit tout de même par s'y aventurer et se retrouve, après un évanouissement, séquestré dans la cage, où il meurt de faim. Pourtant, apprend le lecteur, tout au long du supplice, la clé se trouvait sur la porte de la prison. Pourrait-on voir là une évocation de la dépression, état où le désespoir du malade l'empêche de voir les solutions qui sont à portée de main ? D'autres nouvelles se placent dans cette même veine psychologique (sans qu'une telle interprétation vienne à bout de leur signification, loin de là). Dans l'une, le personnage de la femme battue (donc « enfermée » dans sa peur et sa faiblesse) décide de se venger, inspirée par le modèle de la Corriveau : elle mettra son mari en cage et s'imaginera briser son propre carcan en se transformant en géante. Dans une autre, le sort de deux petites filles reléguées depuis la naissance dans la cave de la maison familiale pourrait symboliser les négligences ou les maltraitances que subissent certains enfants. Enfin, dans « La cage dorée », la relation entre une vedette de la chanson et la foule de ses admirateurs est comparée à la relation entre un fauve et son dompteur... mais où ce dernier serait emprisonné. Le chanteur fera bâtir sur la scène une immense cage en or destinée à révéler au public le sentiment qui l'étouffe.

Après avoir refermé le livre de Claude-Emmanuelle Yance, le lecteur ne peut qu'espérer qu'elle n'attendra pas encore vingt ans pour écrire une nouvelle œuvre. On est déjà impatient de connaître la prochaine.

David Dorais

Triangle amoureux et autres possibilités

Marie-Ève Sévigny, *Intimité et autres objets fragiles*, Montréal, Triptyque, 2012, 112 p.

PREMIER LIVRE de Marie-Ève Sévigny, *Intimité et autres objets fragiles* est un tout petit recueil de dix nouvelles qui réunit à peine cent pages. La langue et la structure des textes sont convenues, et les histoires — à l'exception de trois